

*ELOGE de JEAN - JACQUES ROUSSEAU, par
M. DE LACROIX, avocat. In-8vo. de 42
pages. A Amsterdam, & se trouve à Paris,
chez le Jay. 1778.*

LE motif qui a fait prendre la plume à l'auteur est aussi noble que touchant; voici comme il l'expose lui même : » Ce que nous dirons de l'illustre citoyen de Geneve, n'ajoutera rien à sa gloire; mais qu'importe ? En jettant quelques fleurs sur sa tombe solitaire, nous remplirons du moins envers lui le devoir le plus sacré, celui de la reconnaissance. Ecrivain vertueux & sublime, oui, tu as été mon bienfaiteur; tu as fait plus pour moi que n'auroit pu faire le riche qui n'a que de l'or à donner; que l'homme en place qui n'accorde que de stériles faveurs : tu as relevé mon ame dans la tristesse; tu l'as fortifiée contre le malheur & l'injustice; tu l'as pénétrée quelquefois d'une douce sensibilité; tu l'as purifiée : oui, j'en fais l'aveu : je te dois & mes plaisirs & mes vertus. « M. de Lacroix avertit qu'il auroit donné plus d'étendue à cet éloge, si Rousseau n'eût pas écrit lui-même sa vie : » ce seroit, ajoutet-il, faire un outrage à la mémoire de l'homme le plus vrai, que de publier ce qu'il n'a pas dit de lui, & il faudroit être bien im-

» prudent pour essayer de rendre tous les traits
 » dans le moment où l'on nous annonce son
 » tableau fait par lui-même. « Après ces re-
 marques, on ne doit pas être surpris que l'au-
 teur offre une esquisse plutôt qu'un portrait
 achevé ; cependant , tour-à-tour panégyriste &
 apologiste , il montre dans le célèbre citoyen
 de Geneve , l'écrivain & l'homme tels qu'ils
 ont paru aux vrais connoisseurs , aux âmes hon-
 nêtes , aux esprits droits & non-prévenus.
 C'est principalement à la partie apologétique
 de cet ouvrage que nous nous attacherons.

Il entroit, observe M. de Lacroix, dans la
 destinée littéraire de Rousseau, de paroître tou-
 jours en opposition avec ses écrits. Il s'étoit
 élevé contre les sciences ; & son fameux dis-
 cours auquel l'académie de Dijon décerna un
 de ses prix, prouvoit combien il s'en étoit
 occupé. Il prêtoit à la vie sauvage tant de
 douceur, que l'on étoit tenté, après l'avoir
 lu, d'imiter cet Hottentot qui se dépouilla des
 riches vêtemens qu'on lui avoit donnés, se
 couvrit d'une peau de mouton & se sauva dans
 les forêts ; cependant il vivoit au milieu du
 monde, & ne se déroboit à aucun de ses amu-
 semens. De la même main dont il écrivoit
 contre la musique françoise & l'opéra, il tra-
 çoit le plan d'un opéra françois, & notoit ces
 phrases musicales dont l'effet est si léger & si
 pittoresque. Enfin sa comédie de *l'Amant de
 lui-même* étoit tombée sur la scène, lorsque son
 discours contre les spectacles fixa sa place au
 rang des plus grands écrivains. Les ennemis

de Rousseau ne manquèrent point de tirer avantage de cette contradiction apparente ; avertis par leur foiblesse , la plupart se gardèrent bien d'employer contre ce vigoureux adversaire les armes du raisonnement ; ils se servirent de celle du ridicule , qui , chez une nation plus enjouée que sérieuse , fait des blessures beaucoup plus profondes.

Ici l'auteur examine si ce reproche d'inconséquence que l'on a si souvent fait à Rousseau est fondé , & si le public, écho trop fidèle de la première voix qui lui en impose , n'a pas été injuste à l'égard de l'homme dont il dévorait les ouvrages. » Un partisan de l'ignorance , dit-il , qui , après avoir déclamé contre les sciences , & avoir représenté ceux qui s'y adonnent comme des hommes perdus pour l'agriculture ou pour d'autres professions qui lui sembleroient être infiniment plus utiles à la société , quitteroit tout-à-coup ses occupations journalières pour s'enfoncer dans l'étude , seroit sans doute un homme inconséquent. Il faudroit porter le même jugement contre le chef d'une troupe de sauvages , qui , après avoir exalté devant ses compagnons leur indépendance , leur oisiveté , la vaste étendue de leur habitation , leur montreroit de loin les cités comme de tristes enceintes où des esclaves entassés s'excedent , se consomment pour les plaisirs de leurs tyrans , & finiroit par aller s'y renfermer. Rousseau n'étoit ni l'ignorant qui a ses raisons pour haïr les arts , & qui est le maître de ne les

92 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» jamais cultiver, ni le sauvage qui a goûté
 » les attraits de la véritable indépendance : on
 » ne peut donc tout au plus lui reprocher que
 » d'avoir eu trop de disposition à s'exagérer
 » à lui même les inconveniens qui sont résul-
 » tés de la marche que l'espèce humaine a
 » faite en s'éloignant de son premier état. Oui,
 » l'on peut, sans être inconséquent, publier
 » que les spectacles entraînent la mollesse, le
 » luxe & l'oisiveté dans une petite république,
 » & faire une comédie pour le théâtre d'une
 » capitale ; on peut, sans être en contradiction
 » avec ses principes, trouver le chant de Lulli
 » languissant, l'orchestre de l'opéra confus,
 » le spectacle d'une ennuyeuse magnificence,
 » & composer le *Dévin du village*. « Il nous
 paroît bien difficile de ne pas souscrire à ces
 observations.

Tout le monde a connu le noble orgueil de
 Rousseau, son dédain pour les richesses, sa fru-
 galité, la touchante simplicité de ses mœurs,
 & son amour pour la vérité. M. de Lacroix
 remarque aussi que jamais homme-de-lettres
 ne sentit mieux que le citoyen de Geneve la
 dignité de son existence, & n'en soutint les
 privilèges avec plus de noblesse. Son premier
 discours annonce que l'indigence, qui a dégradé,
 avili tant d'ames, n'avoit rien fait perdre à la
 sienne de son énergie. Une femme que ses agrè-
 mens & sa beauté ont élevée au plus haut de-
 gré de faveur, ne put obtenir de lui l'hon-
 neur d'être sa bienfaitrice. Il osa mettre des
 bornes à la générosité d'un prince du sang peu

accoutumé à rencontrer de pareils obstacles. Les payfans de Montmorency , qui le voyoient, sous les habits les plus simples , se promener autour de leurs vergers , discourir familièrement avec leurs femmes & leurs enfans , écouter , assis au milieu d'eux , les instructions publiques de leur pasteur , étoient bien éloignés de soupçonner l'intervalle immense qui les séparoit de cet homme dont l'extérieur avoit tant de modestie. Malgré son indigence , Rousseau trouva le moyen d'être charitable ; il ne recevoit rien des riches , & il donnoit aux pauvres.

L'auteur ne dissimule pas que cette imagination exaltée qui avoit quelquefois la sérénité d'un beau ciel , étoit souvent obscurcie par une espèce de misanthropie qui donnoit à Rousseau l'apparence de la dureté , & lui faisoit repousser l'amitié. Ses ennemis ont prétendu qu'elle tiroit son origine d'une vanité concentrée que rien ne pouvoit satisfaire ; mais M. de Lacroix croit avec raison devoir l'attribuer plutôt aux douleurs aiguës que lui causoit une maladie incurable. » Oui , dit-il , j'aime à le penser , ce furent d'abord ses souffrances & ensuite ses chagrins qui aigrirent son caractère , qui troublèrent sa raison & le rendirent injuste envers un illustre étranger incapable d'avoir conçu le projet de l'avilir aux yeux de l'Angleterre , comme il l'en accusa. Hélas ! il faut donc , quelle que soit la justesse de ses pensées , la sublimité de son génie , que l'homme se trahisse & décele son

» imperfection par quelques foibleſſes « ! L'aut-
 » teur convient que de tous les torts que le citoyen
 de Geneve peut avoir eus, celui qui lui en-
 leva le plus de partifans fut ſa querelle avec
 M. Hume ; que la grande réputation de ſageſſe
 que s'étoit acquiſe cet hiftorien anglois, le
 mit au-deſſus des ſoupçons de Rouſſeau, qui
 avoit à ſon égard les apparences de l'ingrati-
 tude. » Rouſſeau ingrat, ajoute-t-il ! Non, il
 » ne le fut point ; il fut trompé, égaré : il ſuf-
 » fit, pour s'en convaincre, de relire cette
 » lettre qu'il écrivit à M. Hume dans le trou-
 » ble de ſa diſpute ; elle eſt d'une ſi grande
 » vérité, elle peint ſi bien le délire & l'inquié-
 » tude & la ſenſibilité, que l'on eſt tenté de
 » relever, d'embraffer l'homme qui ſe proſterne
 » devant ſon ami, ſon bienfaiteur, & qui veut
 » qu'il le foule aux pieds, ſ'il a eu le malheur
 » d'être injuſte. Ce qui prouve la candeur & la
 » beauté de ſon ame, ce ſont les larmes qu'il ré-
 » pandit en apprenant la mort de Voltaire. Rouſ-
 » ſeau pleurant ſur la tombe de Voltaire, quel
 » rare & touchant ſpectacle ! Combien ces larmes
 » du plus vertueux des hommes-honorent la mé-
 » moire du plus beau génie de la France ! «
 » Tels ſont peut-être les morceaux les plus in-
 téreſſans de ce petit éloge, écrit ſans préten-
 ſion, mais où l'on reconnoît par-tout l'ame
 Honnête & ſenſible de l'auteur.

(Journal encyclopédique.)